

Lettre ouverte à un jeune peintre

Un texte publié en 2011 dans *Acryliste*

Peindre par vocation ne sera jamais facile. Quand on désire ne peindre que librement, des obstacles se dressent, inlassablement, tout aussi polymorphes qu'inévitables. Et ils perdurent. Pour s'en convaincre, prenons à témoin Vincent van Gogh : «... la seule chose qui me console, c'est que les gens d'expérience disent, il faut peindre pendant dix ans pour rien. Mais ce que j'ai fait ce n'est que ces dix-ans-là d'études malheureuses et mal venues. » Choisir de peindre pour rien... dix ans minimum... sans garantie... C'est dire combien de peintres ne passeront pas la nuit.

En fait, il y aura toujours mille et mille raisons d'abandonner. Pour un tout jeune peintre dans la vingtaine, qui sait combien un jour pourront se faire insistantes les tentations de se fondre dans un métier rapportant assez d'argent pour bien s'amuser et profiter des matérialités de la vie ou encore pour subvenir aux besoins d'une famille naissante. Ainsi socialement enrégimenté (certains diront piégé), le jeune adulte se raisonnera un compromis pour finalement se faire employé à temps complet (graphiste, publiciste, historien, professeur d'arts plastiques, fabricant de décors, coureur-de-subvention ou tout autre encore).

Pour celui qui n'aura débuté que dans la quarantaine? Peut être feront obstacle les souvenirs d'une existence jadis plus confortable, les craintes de manquer d'argent et les insécurités de repartir à zéro à un âge où d'autres engrangent leurs années de service. S'il est ainsi paralysé, il y a fort à parier que l'adulte se résignera encore et encore à dépenser ses dernières jeunes énergies dans un travail capable de lui assurer de belles rentes et une bonne couverture médicale.

Cela dit, les aspects financiers ne constituent que la pointe de l'iceberg. Il y a vingt ans j'ai connu un homme qui, après avoir écrit quelques romans et recueils de poésie sans grand succès commercial, s'en trouva aigri parce que frustré de ne pas avoir été reconnu autant qu'il avait jugé narcissiquement qu'on lui devait bien ça. Un jour, l'homme assassina l'écrivain, la bouteille ayant par trop martelé la plume. L'argent n'y aurait rien changé. Beaucoup plus tard, j'ai compris à quel point il avait écrit pour de mauvaises raisons, tout enchaîné qu'il était par les appétits de son propre tempérament.

Mille et mille causes d'abandon . . .

En revanche, une seule et unique raison de continuer à peindre librement : l'amour altruiste du métier de la couleur (ou de la ligne). C'est le seul moyen de franchir la nuit.